

VINCENT DE PAUL

LÉGENDE

Monsieur Vincent de Paul aumônier des galères,
Vieux prêtre humble de cœur et de mœurs populaires,
Quand il vient à Paris, demeure à l'hôpital
Du couvent qu'a fondé Madame de Chantal.
Sa chambre n'a qu'un lit et deux chaises de paille,
Et l'unique tableau pendu sur la muraille
Représente la Vierge avec l'Enfant Jésus.
Tout entier aux projets pieux qu'il a conçus.
Le saint prêtre est toujours en course et se prodigue,
Et revient tous les soirs, épuisé de fatigue.
Le zèle ne s'est pas un instant refroidi
De l'ancien précepteur des enfants de Gondi.
Quand il va visiter la mansarde indigente
Il s'en va demander l'aumône à la Régente.
Il sollicite, il prie, il insiste, emporté
Par son infatigable et forte charité,
Recevant de la gauche et donnant de la droite,
Pourtant il est malade et vieux et son pied boite.
Car, afin d'obtenir la grâce qu'il voulait,
Il a traîné six mois la chaîne et le boulet
D'un forçat innocent dont il a pris la place.
Déjà dans les faubourgs la pauvre populace,
Qui connaît bien son nom et qui le voit passer,
Le long des murs, alors qu'il vient de ramasser
Un nouveau né jeté sur la borne et qu'il sauve,
Commence à saluer ce bonhomme au front chauve
Et le suit en chemin d'un œil reconnaissant.

Mais, ce soir, vers minuit, le bon monsieur Vincent,
Regagnant son logis chez les Visitandines,
Au moment où les seurs sont à chanter matines,
Traîne son pied boiteux d'un air découragé,
Tout le jour bien qu'il soit souffrant, qu'il soit âgé,
Sous une froide pluie il a couru la ville.
Certes, on l'a reçu d'une façon civile,
Mais il demande trop, même aux meilleurs chrétiens.
Pour ses enfants trouvés et ses galériens,
Et plus d'un poliment déjà s'en débarrasse.
Tout l'argent de la reine est pour le Val-de-Grâce,
Et Mazarin, si fort pour dire : " Je promets ",
Devient en vieillissant plus ladre que jamais.
C'est donc un mauvais jour, mais enfin le pauvre homme
Revient, en disant qu'il va faire un bon somme,
Et se hâte, parmi la bruine et le vent ;
Lorsque, arrivé devant la porte du couvent,
Il aperçoit par terre et couché dans la boue
Un garçon d'environ dix ans ; il le secoue,
L'interroge : l'enfant depuis l'aube est à jeun,
N'a ni père ni mère, est sans asile aucun,
Et répond au vieillard d'une voix basse et dure.
— Viens, dit Vincent, mettant la clef dans la serrure ;
Et prenant dans ses bras l'enfant qui le salit,
Il monte à sa cellule et le couche en son lit ;
Puis, songeant qu'à minuit en janvier le froid pince,
Et que sa courte-pointe est peut-être bien mince,
Il ôte son manteau tout froid du vent du Nord
Et l'étend sur les pieds du petit qui s'endort.
Alors, tout grelottant et très mal à son aise,
Le bon monsieur Vincent s'accouda sur sa chaise
Et devant le tableau pendu contre le mur
Il pria.

Mais, soudain, la madone au front pur,
Qui parut resplendir des clartés éternelles,
S'anima. Dans ses yeux aux profondes prunelles
Brillèrent des regards qu'ils n'avaient jamais eus,
Et, dégageant son cou des bras du doux Jésus
Qu'elle tenait d'abord serré sur son épaule,
Elle tendit la main à saint Vincent de Paule,
Et d'un accent rempli de céleste bonté,
Lui dit :

" Embrasse-le, tu l'as bien mérité."

FRANÇOIS COPPÉE.

A PROPOS DE BOTTES

Il y a deux ans à peine, nous dit notre ami Z..., je revenais d'Avignon à Paris ; et grâce à cette ruse assez innocente qui consiste à se servir de sa canne d'un verrou, en l'introduisant—à l'intérieur d'un wagon—dans la poignée de la portière, pour empêcher les importuns d'entrer, je pensais pouvoir passer la nuit tout seul dans un compartiment de première classe, lorsque, quelques minutes avant le départ, j'entendis des voix bruyantes qui se rapprochaient sur le quai de la gare. L'instant d'après, une main puissante tournait la fermeture du compartiment. Ma canne cédaient en se brisant sous l'effort d'un intrus, et je vis paraître une sorte de milord, qui se disposait à faire irruption dans le train, avec une multi-

tude de paquets. Trois autres personnes, arrivées à la dernière minute, s'élançèrent à sa suite, si bien qu'en un clin d'œil nous fûmes cinq voyageurs dans le compartiment.

Il voyait se résigner.

J'en fus quitte pour réunir précipitamment mes bagages, et j'allai me blottir dans un coin.

L'Anglais s'assit à l'autre extrémité du wagon. L'un des nouveaux arrivants prit en hâte le troisième coin ; un autre occupa le quatrième, et le cinquième voyageur se casa comme il put, entre ses voisins.

Il devait être huit heures du soir.

Un quart d'heure plus tard, le train filait à toute vitesse. Notre Anglais dépliant une énorme couverture, prenait dans ses plis un foulard rouge dont il s'enveloppait la tête. Il assujettissait ensuite une casquette de fourrure sur son foulard, quittait son pardessus, sa jaquette, et se revêtissait d'une chaude houppelande. Après quoi, il replaça dans le filet les vêtements dont il s'était débarrassé, s'enroula les jambes dans sa couverture et chercha une position commode pour dormir.

Mes autres compagnons de voyage l'avaient devancé. Deux d'entre eux, après s'être coiffés d'une toque de drap, commençaient à ronfler bruyamment ; le troisième reposait en silence ; l'Anglais ne tardait pas à imiter leur exemple, et moi-même, je sentais le sommeil me gagner déjà, lorsque je vis le lord se réveiller soudain, abandonner sa position horizontale, rejeter sa couverture et se rasseoir sur la banquette. Sans aucun doute, j'allais assumer la responsabilité de la disparition de la botte. Comment me tirer de là ? Impossible de descendre avant Paris. J'avais besoin d'y rentrer.

Tout ce que je pouvais faire, c'était de changer de compartiment. Je sautai sur mon indicateur. Une sueur froide inonda mes tempes. Nous étions en rapide. Le train ne s'arrêterait plus avant l'arrivée. Quant à démenager pendant le trajet, il ne fallait pas y songer, à moins de risquer de se rompre les os.

Je n'avais pas replié mon indicateur, que la glace s'abaissait brusquement. Un inspecteur demandait par la portière le contrôle des billets. Il fallut réveiller mon Anglais. Du reste, il faisait déjà grand jour.

Mon homme profita de la circonstance pour commencer sa toilette.

— Nous y voici ! me dis-je ; gare au coup de théâtre !
Quand il eut repris son billet—troué par l'emporte-pièce de l'inspecteur—et revêtu sa jaquette, il attrapa la botte isolée que son impitoyable voisin lui avait laissée pour compte, et la chaussa avec effort. Puis d'un coup d'œil investigateur, il chercha la pareille.
A partir de ce moment, je crus devoir simuler l'homme endormi. Mais je trichai, tenant à voir, au moins d'un œil, ce qui allait se passer. Je m'efforçai surtout de ne pas rire.
Mon Anglais souleva le volant du drap qui masquait le dessous de la banquette ; il fourragea dans l'ombre avec sa jambe. Vains efforts. Il s'accroupit à terre, regarda à droite, à gauche, dans le filet. . . . Rien !
Heureux les gens qui savent conserver leur sérieux ! Pour ma part, je ne fus pas maître de moi. La vue de ce grand diable d'homme à la recherche de sa botte, la pensée du spectacle qu'il allait me donner en sortant à cloche pied de la gare, m'ôtèrent la possession de mes moyens. J'éclatai. . . .
C'en était fait !
En m'attendant rire, l'Anglais se retourna comme si je l'avais mordu.
— Pêdon ! fit-il, avec un accent britannique des plus prononcés, vous saviez où on a mis la botte de moâ ?
— Quoi donc ? dis-je en me redressant, mais sans avoir l'air de comprendre.
— Le botte de moâ ? reprit-il.
— Oui ! eh bien ?
Il me montra son pied déchaussé !
— Où il est ?
Je haussai les épaules comme un homme qui ne sait pas.
— Mon botte enfin ! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

— Nous y voici ! me dis-je ; gare au coup de théâtre !
Quand il eut repris son billet—troué par l'emporte-pièce de l'inspecteur—et revêtu sa jaquette, il attrapa la botte isolée que son impitoyable voisin lui avait laissée pour compte, et la chaussa avec effort. Puis d'un coup d'œil investigateur, il chercha la pareille.
A partir de ce moment, je crus devoir simuler l'homme endormi. Mais je trichai, tenant à voir, au moins d'un œil, ce qui allait se passer. Je m'efforçai surtout de ne pas rire.
Mon Anglais souleva le volant du drap qui masquait le dessous de la banquette ; il fourragea dans l'ombre avec sa jambe. Vains efforts. Il s'accroupit à terre, regarda à droite, à gauche, dans le filet. . . . Rien !
Heureux les gens qui savent conserver leur sérieux ! Pour ma part, je ne fus pas maître de moi. La vue de ce grand diable d'homme à la recherche de sa botte, la pensée du spectacle qu'il allait me donner en sortant à cloche pied de la gare, m'ôtèrent la possession de mes moyens. J'éclatai. . . .
C'en était fait !
En m'attendant rire, l'Anglais se retourna comme si je l'avais mordu.
— Pêdon ! fit-il, avec un accent britannique des plus prononcés, vous saviez où on a mis la botte de moâ ?
— Quoi donc ? dis-je en me redressant, mais sans avoir l'air de comprendre.
— Le botte de moâ ? reprit-il.
— Oui ! eh bien ?
Il me montra son pied déchaussé !
— Où il est ?
Je haussai les épaules comme un homme qui ne sait pas.
— Mon botte enfin ! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

— Nous y voici ! me dis-je ; gare au coup de théâtre !
Quand il eut repris son billet—troué par l'emporte-pièce de l'inspecteur—et revêtu sa jaquette, il attrapa la botte isolée que son impitoyable voisin lui avait laissée pour compte, et la chaussa avec effort. Puis d'un coup d'œil investigateur, il chercha la pareille.
A partir de ce moment, je crus devoir simuler l'homme endormi. Mais je trichai, tenant à voir, au moins d'un œil, ce qui allait se passer. Je m'efforçai surtout de ne pas rire.
Mon Anglais souleva le volant du drap qui masquait le dessous de la banquette ; il fourragea dans l'ombre avec sa jambe. Vains efforts. Il s'accroupit à terre, regarda à droite, à gauche, dans le filet. . . . Rien !
Heureux les gens qui savent conserver leur sérieux ! Pour ma part, je ne fus pas maître de moi. La vue de ce grand diable d'homme à la recherche de sa botte, la pensée du spectacle qu'il allait me donner en sortant à cloche pied de la gare, m'ôtèrent la possession de mes moyens. J'éclatai. . . .
C'en était fait !
En m'attendant rire, l'Anglais se retourna comme si je l'avais mordu.
— Pêdon ! fit-il, avec un accent britannique des plus prononcés, vous saviez où on a mis la botte de moâ ?
— Quoi donc ? dis-je en me redressant, mais sans avoir l'air de comprendre.
— Le botte de moâ ? reprit-il.
— Oui ! eh bien ?
Il me montra son pied déchaussé !
— Où il est ?
Je haussai les épaules comme un homme qui ne sait pas.
— Mon botte enfin ! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

Au coup de sifflet, les voyageurs reprirent leur place. L'employé ferma les portières ; le

train se remit en marche. L'Anglais, lui, se remit à ronfler. . . .

Je restai éveillé.

Cependant, bercé par le mouvement monotone du train, je m'endormis aussi ; car une heure plus tard environ, j'étais tiré de mon sommeil par un bruit de portière brusquement refermée. J'ouvris les yeux. Nous étions arrivés à Mâcon. Je me redressai, et je remarquai non sans surprise que le coin précédemment occupé par le vis-à-vis de l'Anglais était libre.

Le " coupable " venait de descendre.

A Dijon, un autre de nos compagnons de voyage nous quittait aussi. Nous ne restions plus que trois, en comptant l'Anglais qui ronflait comme un tuyau d'orgue.

La situation commençait à se corser.

— Pourvu que l'autre ne descende pas avant Paris ! pensais-je avec un peu d'inquiétude.

Hélas ! à six heures du matin, je vis qu'il se frottait les yeux, pliait sa couverture, et, à Laroche, il m'abandonnait. . . . Le lâche ! . . .

Je me trouvais dans une jolie position.

Sans aucun doute, j'allais assumer la responsabilité de la disparition de la botte. Comment me tirer de là ? Impossible de descendre avant Paris. J'avais besoin d'y rentrer.

Tout ce que je pouvais faire, c'était de changer de compartiment. Je sautai sur mon indicateur. Une sueur froide inonda mes tempes. Nous étions en rapide. Le train ne s'arrêterait plus avant l'arrivée. Quant à démenager pendant le trajet, il ne fallait pas y songer, à moins de risquer de se rompre les os.

Je n'avais pas replié mon indicateur, que la glace s'abaissait brusquement. Un inspecteur demandait par la portière le contrôle des billets. Il fallut réveiller mon Anglais. Du reste, il faisait déjà grand jour.

Mon homme profita de la circonstance pour commencer sa toilette.

— Nous y voici ! me dis-je ; gare au coup de théâtre !

Quand il eut repris son billet—troué par l'emporte-pièce de l'inspecteur—et revêtu sa jaquette, il attrapa la botte isolée que son impitoyable voisin lui avait laissée pour compte, et la chaussa avec effort. Puis d'un coup d'œil investigateur, il chercha la pareille.

A partir de ce moment, je crus devoir simuler l'homme endormi. Mais je trichai, tenant à voir, au moins d'un œil, ce qui allait se passer. Je m'efforçai surtout de ne pas rire.

Mon Anglais souleva le volant du drap qui masquait le dessous de la banquette ; il fourragea dans l'ombre avec sa jambe. Vains efforts. Il s'accroupit à terre, regarda à droite, à gauche, dans le filet. . . . Rien !

Heureux les gens qui savent conserver leur sérieux ! Pour ma part, je ne fus pas maître de moi. La vue de ce grand diable d'homme à la recherche de sa botte, la pensée du spectacle qu'il allait me donner en sortant à cloche pied de la gare, m'ôtèrent la possession de mes moyens. J'éclatai. . . .
C'en était fait !
En m'attendant rire, l'Anglais se retourna comme si je l'avais mordu.
— Pêdon ! fit-il, avec un accent britannique des plus prononcés, vous saviez où on a mis la botte de moâ ?
— Quoi donc ? dis-je en me redressant, mais sans avoir l'air de comprendre.
— Le botte de moâ ? reprit-il.
— Oui ! eh bien ?
Il me montra son pied déchaussé !
— Où il est ?
Je haussai les épaules comme un homme qui ne sait pas.
— Mon botte enfin ! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

— Pêdon ! fit-il, avec un accent britannique des plus prononcés, vous saviez où on a mis la botte de moâ ?
— Quoi donc ? dis-je en me redressant, mais sans avoir l'air de comprendre.
— Le botte de moâ ? reprit-il.
— Oui ! eh bien ?
Il me montra son pied déchaussé !
— Où il est ?
Je haussai les épaules comme un homme qui ne sait pas.
— Mon botte enfin ! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

— Pêdon ! fit-il, avec un accent britannique des plus prononcés, vous saviez où on a mis la botte de moâ ?
— Quoi donc ? dis-je en me redressant, mais sans avoir l'air de comprendre.
— Le botte de moâ ? reprit-il.
— Oui ! eh bien ?
Il me montra son pied déchaussé !
— Où il est ?
Je haussai les épaules comme un homme qui ne sait pas.
— Mon botte enfin ! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

— Pêdon ! fit-il, avec un accent britannique des plus prononcés, vous saviez où on a mis la botte de moâ ?
— Quoi donc ? dis-je en me redressant, mais sans avoir l'air de comprendre.
— Le botte de moâ ? reprit-il.
— Oui ! eh bien ?
Il me montra son pied déchaussé !
— Où il est ?
Je haussai les épaules comme un homme qui ne sait pas.
— Mon botte enfin ! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

— Pêdon ! fit-il, avec un accent britannique des plus prononcés, vous saviez où on a mis la botte de moâ ?
— Quoi donc ? dis-je en me redressant, mais sans avoir l'air de comprendre.
— Le botte de moâ ? reprit-il.
— Oui ! eh bien ?
Il me montra son pied déchaussé !
— Où il est ?
Je haussai les épaules comme un homme qui ne sait pas.
— Mon botte enfin ! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

— Pêdon ! fit-il, avec un accent britannique des plus prononcés, vous saviez où on a mis la botte de moâ ?
— Quoi donc ? dis-je en me redressant, mais sans avoir l'air de comprendre.
— Le botte de moâ ? reprit-il.
— Oui ! eh bien ?
Il me montra son pied déchaussé !
— Où il est ?
Je haussai les épaules comme un homme qui ne sait pas.
— Mon botte enfin ! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

— Pêdon ! fit-il, avec un accent britannique des plus prononcés, vous saviez où on a mis la botte de moâ ?
— Quoi donc ? dis-je en me redressant, mais sans avoir l'air de comprendre.
— Le botte de moâ ? reprit-il.
— Oui ! eh bien ?
Il me montra son pied déchaussé !
— Où il est ?
Je haussai les épaules comme un homme qui ne sait pas.
— Mon botte enfin ! cria-t-il d'une voix de tonnerre.